

genre déjà un peu défraîchi, et vraiment, d'un Hauptmann ne pouvait on pas s'attendre à autre chose encore ?

Quatre nouvelles se trouvent réunies sous le titre un peu déconcertant de **Elfenbein für Felicitas** (De l'ivoire pour Félicité). L'auteur, M. Kurt Heuser, est, dit-on, un jeune planteur établi en Afrique. S'adonnerait-il là-bas au trafic de l'ivoire ? A tout le moins deux de ces nouvelles — en particulier celle qui précisément a donné son titre à tout le recueil et qui est le récit d'une très romanesque chasse à l'éléphant — pourraient bien se passer sur la Côte d'Ivoire. Qu'on ne s'attende d'ailleurs pas à y trouver les impressions d'un voyageur européen, travesti en explorateur d'occasion. C'est l'hymne fervent d'un mystique de la terre africaine qui a dépouillé sa vieille âme de civilisé pour aller à la conquête de cette nouvelle âme, sauvage et primitive, pour se plonger dans toutes les terreurs et toutes les folies d'un continent et d'une humanité inconnus. De là ce style haché, d'une syntaxe élémentaire, et réduit à la sensation brute d'une magie sauvagement fascinatrice.

Mais il y a dans ce petit volume autre chose encore et, cette fois-ci, de très peu africain : une conception de la femme, qui de l'amour voudrait tirer une sorte de camaraderie sportive, capable des plus dures contraintes, uniquement dominée par l'attrait d'une aventureuse prouesse, chasse, guerre ou voyage d'exploration. Un sang nouveau chante à tout le moins ici une chanson très neuve et un peu folle. Et cela est plus sain, en tout cas, que le fatalisme décadent de la vieille génération naturaliste.

Musik in der Pension (Musique à la Pension) : le nouveau livre de Hermann Kesser est en effet moins un roman qu'une musique, tout au moins une fantaisie musicale, ironique et endiablée. Les motifs d'un romantisme échevé, tirés de la symphonie fantastique de Berlioz, alternent avec le rythme déhanché et syncopé d'une danse nègre, martelée par la batterie d'un jazz tapageur. Impossible d'ailleurs de donner une idée même approchante de toutes les choses extravagantes qui se passent dans cette pension Regina — maison des plus honorables, confort dernier style, particulièrement recommandée aux Américains en tournée — pendant les quarante-huit heures qui suivent l'introduction dans la dite pension d'un jeune musicien, virtuose en herbe — « il a, dit-on, les dix doigts de Liszt » — et

qui a été raccolé et amené là par la maîtresse de céans, mégère autoritaire, soucieuse de procurer quelques distractions d'ordre musical à une clientèle de snobs en mal d'ennui. Disons simplement que, séance tenante, il tombe dans les bras d'une jeune, blonde et riche Américaine, désœuvrée et divorcée, laquelle, dès le lendemain matin, au nez et à la barbe de toute la pension scandalisée, enlève dans sa torpédo le jeune maestro pour une destination inconnue. Pendant les trente-six heures de cette randonnée folle, d'ailleurs entrecoupée de haltes fréquentes et partagée en deux par une nuit d'amour plus délirante que reposante, c'est pour le pauvre musicien l'extase en plein ciel, l'Extase incomparable qu'il rêvait, du moins il se l'imagine, lorsque, jeune élève du conservatoire, il enfiévrerait sa solitude besogneuse en évoquant sur son piano les motifs de sa partition favorite, de la symphonie fantastique de Berlioz. Ces motifs ne l'assaillent-ils pas maintenant comme un chant triomphal et céleste ? Mais presque aussitôt, c'est déjà la chute brusque du septième ciel dans la plate réalité. La « blonde Harpe », en qui il croyait entendre chanter l'écho de son rêve, ne rend aucune musique. Vibrante sous les caresses du jeune mâle, elle est sourde aux divagations de l'artiste. Aussitôt son caprice épuisé et la randonnée terminée, elle le débarque froidement. Encore le même soir, sans tambour ni trompette, elle fait ses malles et, au petit jour, file vers la Côte d'azur où l'attend son nouvel époux, richissime roi du coton. Cependant, à la pension, un complot a été ourdi contre le maestro, décidément impossible. Le matin, au réveil, tandis qu'il implore vainement au bout du fil son Egerie fugitive, la police fait irruption dans sa chambre, perquisitionne et fouille parmi ses hardes, le soumet à un interrogatoire humiliant, tel un vulgaire rat d'hôtel. Ignominieusement expulsé, la bourse plate, le ventre creux, le cœur pantelant et grelottant, il en serait réduit à contempler indéfiniment les débris de son rêve, si, fort à propos, une plantureuse rousse, conquête jusqu'à ce jour trop dédaignée, ne venait le recueillir et, d'autorité, ne l'emmenait dans son logis hospitalier. Elle est danseuse de profession. Et lui, le maestro, avec ses doigts de Liszt, il tiendra désormais sa partie dans un modeste orchestre de dancing.

Il faudrait bien mal connaître Hermann Kesser, auteur pour l'ordinaire plutôt sévère, d'une belle tenue morale, véritable béné-

dictin de l'art, pour ne pas percevoir sous cette musique frivole et ironique une sérieuse pensée. Car ce qui nous est présenté ici, c'est bien aussi l'histoire d'un clerc qui a trahi. Néophyte infidèle aux voix entendues naguère dans sa solitude inspirée, le jeune musicien s'est laissé arracher par une mégère entreprenante au tête-à-tête sacré avec sa chère partition ; il s'est plongé dans l'orgie tintamarresque d'un jazz d'hôtel et il ne rêve plus que la vie d'aventures d'un virtuose tzigane, en quête de bonnes fortunes. Il a péché contre l'Esprit et l'Esprit le rejette. Tel est bien le sens de l'épigramme, tirée de Platon, que l'auteur a placée en tête de son petit volume : « Orphée était musicien et lâche ».

§

Il y a dans tout ce qu'écrit Frantz Werfel une voix grave et quasi religieuse et un culte fervent de la conscience humaine, interrogée et écoutée jusque dans ses ultimes profondeurs. Son dernier roman, **der Abituriententag** (la fête des anciens élèves), nous apporte de nouveau une de ces confessions uniques dont le sens n'est pleinement compris que de celui qui l'a vécue. Le juge d'instruction, le Dr. Ernst Sébastian — 43 ans, célibataire hypocondriaque, troubles cardiaques, symptômes de durcissement des artères — se trouve fort inopinément amené à faire un retour sur sa jeunesse, par le plus extraordinaire concours de circonstances.

Dans la petite ville où il exerce ses fonctions et où, 25 ans auparavant, il avait passé son « Abitur » c'est-à-dire son examen de sortie de collège, il vient de fêter le jubilé de cet événement dans une réunion d'anciens camarades. Fête d'ailleurs peu réjouissante, vrai rendez-vous de revenants, confrontation mélancolique entre un passé qu'on essaie de faire revivre et ces masques indifférents et affairés d'hommes quadragénaires, où l'usure a déjà mis ses ravages, si diversement marqués par la vie, et qui vainement se sont efforcés pendant quelques heures de jouer la comédie d'une mensongère familiarité. Confrontation plus troublante encore : le matin même, le magistrat avait fait subir dans son cabinet un premier interrogatoire à un ancien camarade d'école qu'on croyait depuis longtemps disparu. Le malheureux vient d'échouer dans la prison de la petite ville, sous l'inculpation de meurtre commis sur la personne d'une fille galante. Et voici